

# COUPÉE EN DEUX



[www.actes-sud-junior.fr](http://www.actes-sud-junior.fr)

Éditeur : François Martin assisté de Fanny Gauvin.

Directeur de création : Kamy Pakdel.

Conception graphique : Christelle Grossin et Guillaume Berga.

© Actes Sud, 2018

ISBN 978-2-330-09236-8

*Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.*



ACTES SUD junior

CHARLOTTE ERLIH  
**COUPÉE EN DEUX**



*Le roi dit alors : “Coupez en deux l’enfant qui est en vie  
et donnez-en la moitié à chacune.”*

*Alors la femme dont le fils était vivant fut remplie de compassion  
pour son fils et elle dit au roi : “Ah ! Mon seigneur, donnez-lui l’enfant  
qui est en vie, ne le faites pas mourir.”*

*Mais l’autre répliqua : “Il ne sera ni à moi ni à toi. Coupez-le !”*

*Prenant la parole, le roi dit alors : “Donnez l’enfant qui est en vie  
à la première femme, ne le faites pas mourir. C’est elle qui est sa mère.”*

La Bible, I Rois III, 25-27



# LE SYSTÈME HÉRISSON





MÉTRO CITÉ. SUR L'ESCALATOR qui remonte vers la rue, Maman pose sa main sur mon épaule. Elle a un toucher spécial, ma mère. Elle n'appuie pas, on la sent à peine, pourtant c'est comme un courant tiède qui me traverse. Je peux être n'importe où, dans un hall de gare ou sur la table d'examen du médecin, dès qu'elle me pose la main dessus, je me sens chez moi.

Je monte à pied les dernières marches de l'escalier roulant. Maman n'anticipe pas mon mouvement. Sa main retombe le long de son buste. À l'endroit où elle me touchait, aujourd'hui, ça me brûle.

Le soleil m'éblouit. Je baisse la tête. J'aurais préféré qu'il pleuve. Ou au moins qu'il fasse gris.

— C'est là, dit ma mère en désignant l'autre côté du boulevard.

— Dans une église ?!

— Non ! La Sainte-Chapelle se trouve dans le Palais de Justice mais les deux n'ont rien à voir.

Bizarre...

Palais de Justice, on imagine un bâtiment clair comme dans les films américains, avec d'imposantes colonnades et du marbre blanc. Maman me dit que l'entrée opposée du Palais est comme ça, construite comme un temple grec. Enfin moi ce que je vois de ce côté-là, c'est une haute grille peu engageante et de vieilles pierres noircies par la pollution.

Il y a pas mal de queue devant l'entrée. Maman dit qu'heureusement on a de l'avance, qu'on n'a pas à s'en faire. C'est surtout elle qui s'en fait. Moi je ne m'inquiète pas. En tout cas pas pour l'horaire. Maman esquisse un sourire et caresse doucement ma joue. Ses doigts sont gelés malgré le soleil. Elle croit qu'elle me rassure en me caressant la joue, mais moi je sais que c'est elle qui se rassure en me touchant.

Ce matin, elle a mis son rouge à lèvres foncé des grands jours. Un bordeaux très sombre qui tire sur le noir. Elle a l'impression que ça lui va bien. Je ne comprends pas pourquoi. Ça lui donne un air beaucoup plus dur. Et beaucoup plus vieux.

— Il déborde, ton rouge.

— Où ça ?

— En bas à gauche.

Maman passe son index le long de sa lèvre inférieure. Son doigt tremble. Une femme qui porte du rouge à lèvres foncé devrait toujours avoir un miroir dans son sac, parce que quand ça déborde, ça se voit. Ma mère, elle, n'en a pas. Elle dit qu'elle ne veut pas avoir un sac à main qui ressemble à un sac à main – comprendre : à une caricature de sac de femme. Une large besace avec du maquillage, et toute la panoplie de la parfaite

secouriste de façade : pince à épiler, brosse à cheveux pliable, lime à ongles, crème hydratante, aspirine, dosettes d'homéopathie ou flacons d'huiles essentielles selon les cas et, évidemment, l'incontournable paquet de mouchoirs.

Elle a plein de théories comme ça, Maman. Avoir un sac à main de femme, par exemple, c'est le signe qu'on accepte d'être une femme-objet. Et au ton qu'elle emploie pour dire "femme-objet", on comprend que ce serait vraiment grave d'en être une.

Une fois, je lui ai demandé ce que ça voulait dire exactement, parce que moi ce que j'imaginai, c'était une femme transformée en vase, en assiette creuse ou en grille-pain, et forcément, ça ne devait pas être ça. Elle a répondu :

— C'est quand tu t'arrêtes de vivre pour toi-même et que tu fais tout pour plaire aux hommes.

— On ne peut pas plaire aux garçons sans être un objet ? ai-je rétorqué avec une pointe d'angoisse, parce que moi j'aime bien leur plaire, quand même, aux garçons.

— Si, bien sûr... Mais ça passe par autre chose que par le physique : on essaie de les séduire par nos qualités intellectuelles, notre personnalité, notre humour.

— Pourquoi tu mets du rouge à lèvres alors, si tu ne veux pas plaire aux hommes par ton physique ?

Maman a levé les yeux au ciel, puis elle a expliqué que ça n'avait rien à voir. Qu'elle mettait du rouge à lèvres parce qu'elle voulait être belle pour elle-même, pas particulièrement pour les hommes. Qu'elle se

maquillait pour se sentir bien dans sa peau. Que ça lui donnait confiance en elle, de se sentir belle.

— Donc le miroir dans ton sac, il pourrait être pour toi ! Pour t'aider à te sentir bien dans ta peau.

Maman m'a priée de ne pas insister et a ajouté que je comprendrais plus tard.

— Salut.

Une décharge électrique me traverse. Papa vient d'arriver. Maman cesse immédiatement de s'essuyer le bas de la lèvre et enfile son masque de d'habitude face à Papa : sourcils froncés qui accentuent les rides entre ses yeux, regard sombre, bouche pincée. Son rouge à lèvres foncé n'arrange rien. Au moins, il ne dépasse plus.

— Ça va Camomille ?

Je hoche la tête et enfonce les mains dans mes poches. Papa ne m'embrasse pas. Il m'embrasse assez peu en général. Et en tout cas jamais devant Maman.

— Je peux attendre avec vous ? demande-t-il.

Une longue file s'est formée derrière ma mère et moi. S'il ne reste pas avec nous, Papa sera obligé de se ranger tout derrière, et à la vitesse où on avance, il sera en retard pour notre rendez-vous.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise... répond Maman en haussant imperceptiblement les épaules.

Les lèvres de Papa le démangent, ses poings aussi peut-être. Toutefois, il ne répond rien et ne frappe pas non plus Maman. Il ne l'a jamais frappée d'ailleurs, même si je le soupçonne d'avoir souvent voulu le faire. Et que je la soupçonne, elle, d'avoir tout fait

pour qu'il la frappe. Non pas parce qu'elle aurait envie d'être frappée, non, ma mère n'est pas dingue. Mais parce que si Papa la frappait, elle aurait une vraie chose à lui reprocher. Concrète. Une chose qui scandalise les gens. Qu'on peut dénoncer à la police ou à des numéros gratuits faits exprès. Une chose aussi qui me mettrait en danger – un homme qui frappe son ex-femme pourrait bien en venir à frapper sa fille. Une chose qui permettrait donc sans doute à ma mère de m'avoir pour elle toute seule sans que personne n'y voie rien à redire...

Nous arrivons au niveau du vigile. Maman lui présente sa convocation et la mienne. L'homme y jette un coup d'œil et nous fait signe de passer. Papa ne trouve pas la sienne. Cinq minutes qu'il attend dans la queue sans rien faire ni rien dire, à vouloir être partout sauf ici, cinq minutes qu'il aurait eu tout le temps de sortir sa convocation, ça l'aurait occupé en plus... Et non. À présent, il vide les poches de son manteau, panique, sort de vieux bouts de mouchoirs qui partent en lambeaux, ratisse les recoins de son inséparable sac à dos. Le vigile le dévisage froidement. Les gens dans la file s'impatientent.

Le vigile demande à mon père de se mettre sur le côté et de laisser passer les gens derrière lui. Un rictus méprisant se dessine sur le visage de Maman. Je regarde mes pieds, la pointe de mes baskets. J'essaie de visualiser où se trouvent mes orteils. J'ai le deuxième orteil du pied droit bien plus long que les autres. On doit m'acheter des chaussures une taille

au-dessus rien que pour lui. Du coup, mon pied gauche flotte toujours dans mes chaussures.

— Allez viens Camille ! dit Maman en laissant traîner dans sa voix une pointe d'ironie.

J'hésite à avancer. Mes jambes sont lourdes.

— Vas-y Camo, je vous rejoins, marmonne Papa, devenu soudain tout rouge.

ON PÉNÈTRE DANS LE PALAIS DE JUSTICE comme dans un aéroport : sacs et manteaux sont scannés aux rayons X et, pour le reste, on passe sous un portique de sécurité. Comme dans les aéroports aussi, les piercings ne sonnent pas. Dommage. Ça m'amuserait que les gens soient obligés de tirer la langue pour montrer les leurs.

Quitte à me déshabiller dans les courants d'air et à mettre les bras en croix pour qu'un type me glisse dessus un détecteur de métal, je préférerais être dans un aéroport. Ça voudrait dire que cette matinée serait derrière moi, que je n'aurais pas à vivre ce qui m'attend et que je serais en train de partir en voyage. Loin. En Australie probablement.

Je récupère mon manteau et mon téléphone sur le tapis roulant et jette un œil derrière moi. Papa s'apprête à passer le contrôle. Il essuie d'un revers de main la sueur sur son front. Lui qui d'habitude paraît plus jeune que les pères de mes amis (il est mince et très chevelu), a l'air tout d'un coup d'avoir soixante ans. Rien en lui pourtant n'a particulièrement changé.

C'est une transformation plus indéterminée. Dans l'expression de son visage peut-être. Ou dans sa posture. Une sorte de fatigue écrasante.

Voyant que je le regarde, il brandit triomphalement sa convocation et me fait signe qu'elle était dans la poche arrière de son pantalon. Il avait dû la ranger là hier soir. À portée de main, justement, pour qu'il n'ait pas à la chercher ce matin. Pour qu'il n'ait pas à paniquer dans un moment où il ne se sentirait déjà pas bien.

C'est typique de lui. Plus il essaie de s'organiser, moins ça marche. Ça amuse beaucoup Laure que Papa soit comme ça. Elle trouve ça poétique, elle qui est si ordonnée. Elle appelle mon père son "doux rêveur", et quand il oublie quelque chose, elle dit qu'il devait être parti à la pêche aux étoiles.

Peut-être qu'avant, Maman aussi trouvait attendrissant que Papa soit tête en l'air. Et peut-être qu'un jour, le bazar de Papa finira par exaspérer Laure. C'est un peu comme pour Tancrede. Au début de l'année, je croyais qu'il était superficiel et arrogant, à s'agiter et ricaner avec ses copains. Et puis j'ai changé d'avis...

Pour revenir au côté "poétique" de Papa, pour moi, en fait, ça dépend des moments. Parfois ça m'amuse qu'il soit à la masse, et parfois ça m'énerve.

Aujourd'hui c'est différent. C'est la première fois que je ressens ça. Aujourd'hui, le voir paumé me fait de la peine. Pour lui. C'est horrible d'avoir pitié de son père...

Maman, qui a remarqué que je le regarde, m'interpelle :



— C'est au fond de la cour à droite.

Elle sait, évidemment, où nous avons rendez-vous. Papa et elle y ont déjà été plusieurs fois sans moi.

Le temps que je remette mon manteau, Papa a franchi le portique de sécurité. Sans faire biper le détecteur! Ça m'étonne presque qu'il ait réussi à le passer du premier coup et qu'il n'ait pas oublié une clé ou une pièce de monnaie dans le fond d'une poche.

On se met en route tous les trois, comme des canards. Maman devant, moi au milieu, Papa derrière.